



LIONEL BOUDIGNON
[DESTIN]



À mes femmes :

Pierrette

Françoise

Aurélie

Manon

I

En ce début de juin 1940 la ville de BOURGES est silencieuse comme endormie mais l'atmosphère est pesante. On est dans l'attente d'un événement, imminent... au carrefour de Pignoux un soldat est placé là comme planton par les gradés qui eux sont repartis dans une direction... parions pour le Sud ! Encombré de son fusil inutile il s'en débarrasse en le posant sur le trottoir le plus proche puis va reprendre sa faction au milieu du carrefour. Quelle est donc la mission de ce « militaire isolé » ? On le saura bientôt car on perçoit maintenant le bruit croissant d'une moto qui se rapproche, moto avec side-car : deux allemands ; ils s'arrêtent près du français en faction, le gradé dans le side car montre sur un plan une direction, un lieu de destination. Le planton fait un geste et la moto démarre illico dans la direction indiquée : la scène n'a duré qu'une poignée de secondes. Puis à nouveau le silence reprend ses droits. Une minute alors qu'arrive une voiture avec quatre

occupants biens visibles dans une décapotable : la scène précédente se reproduit à l'identique... puis vient un camion rempli de soldats : il s'arrête, fait monter le planton à bord et disparaît dans la même direction que les véhicules précédents (sans doute étaient-ils renseignés par radio !). Je réalise alors que le soldat français, en uniforme, abandonné par sa hiérarchie, vient d'être fait prisonnier de guerre ! Bêtement ! Oui stupidement ! Alors que ses supérieurs sont déjà rendus au-delà de ce qui allait couper la France en deux : la ligne de démarcation, donc en zone libre. Va-t-il devenir ? Connaître la joie des Stalags... alors qu'il avait, étant abandonné, sacrifié, toute latitude pour se fondre dans la ville, prendre des vêtements civils et sauver sa vie pour aller rejoindre sa famille. Ne me parlez pas de désertion ! Soyons sérieux et réalistes. Ce soldat ne pouvait ignorer la situation générale de notre pays : l'armée allemande envahissait sur un front d'environ mille kilomètres en pénétrant de cinquante à cent kilomètres par jour ! Les carottes étaient aussi cuites que les chemises de l'archiduchesse sont sèches ! Après cet épisode une division complète arrivait à son tour alors que l'aviation survolait la ville avant de prendre possession de l'aérodrome. Heureusement que tout cela s'est déroulé sans résistance, sinon nous étions mûrs pour un carnage !!

De Gaulle avait refusé toute idée d'armistice et se trouvait alors à Londres d'où il lançait l'appel du

18 juin, c'était à l'évidence plus facile là-bas que sur le sol français !

À cette époque nous étions nombreux à entendre cet appel à continuer la lutte avec nos alliés, Ayant à peine quinze ans personne n'aurait voulu de moi et un peu de bon sens m'a dissuadé de tenter l'aventure de l'Angleterre via l'Espagne,

À l'instar de celle qui voulait bouter les Anglais hors du royaume on nous proposait de faire la même chose aujourd'hui avec les Allemands (pourtant, dit-on, l'histoire ne se répète pas). Si, militairement le gaullisme à l'époque avait un sens noble, politiquement ensuite ce fut une immense déconvenue ! Clemenceau a dit un jour : « la guerre est une chose bien trop grave pour la confier à des militaires » on pourrait compléter cette citation par : « ainsi que l'administration civile d'une nation ».

Dans cette période oh combien difficile qu'en était-il de la vie quotidienne pour la population ? S'agissant du deuxième semestre 1940, nous avons assez bien tenu le coup, avec les réserves alimentaires et les magasins en possédant également ; en revanche l'année 1941 s'annonçait catastrophique : le pillage systématique organisé par l'armée d'occupation facilité par une « monnaie de singe », battait son plein, les tickets d'alimentation organisaient la pénurie, il fallait faire la queue devant des boutiques souvent éloignées dont nous avons connaissance par le on-dit assurant que, là, aujourd'hui, il y aurait, suite à un

arrivage telle ou telle distribution de denrées contingentées.

Ceux qui possédaient un jardin se mirent à cultiver, d'autres purent bénéficier, auprès d'agriculteurs compréhensifs, d'un billon dans un champ labouré afin de planter ou de semer ; mais, dans tous les cas un délai de plusieurs mois s'imposait avant une hypothétique récolte. On pouvait aussi acquérir dans certaines fermes du lait ou des œufs ; pour ces derniers on s'attirait souvent cette réponse : « *qu'est-ce que vous voulez, mon cher monsieur, en c'moment les poules a pondont point !* » Pourtant il me semble que le soldat allemand que j'ai croisé en chemin pour venir à la ferme avait au bras un panier bien garni ! Mais dire ça à la fermière nous aurait condamnés à un refus définitif... alors on revenait quelques jours après... ou bien au foyer Saint François par exemple, on pouvait acheter une portion de légumes cuits à l'eau : il s'agissait de rutabagas débités en gros cubes et comestibles : une sorte de chou-rave de valeur calorique donnée surtout par l'eau chaude, comme si ce légume avait été créé pour les besoins de la cause ; s'il disparaît de la circulation ça ne nous laissera aucun regret !

Il y avait aussi le cérémonial du pain (base de l'alimentation française et d'une valeur hautement symbolique). Sa qualité était médiocre et sa quantité réduite et contingentée. À la maison, le préposé à l'achat, nanti des tickets et des francs, revenait de chez

le boulanger avec un morceau représentant la totalité de la ration de la famille pour une journée (ces rations étaient définies administrativement par des catégories selon l'âge du citoyen (la mienne par exemple était cotée J3 aux équivalents de X grammes). Le préposé familial nanti de la balance de cuisine et d'un couteau-scie, débitait au plus juste la part de chacun et la déposait dans le porte-serviette de table de l'intéressé ; pas question de se servir sur le morceau unique à volonté ! Il fallait gérer sa ration pour vingt quatre heures. Tout ne pouvait ainsi se fractionner ; la viande, encore plus rare, était un morceau global correspondant en masses spécifiques prélevés sur nos cartes par le boucher... mais là, attention, ce commerçant avait une double tendance : minorer la quantité de viande par rapport à la somme des tickets et également majorer le prix exigé au regard du prix du kilo affiché. Il fallait être vigilant et bon en calcul mental pour déjouer cette manœuvre. Dans le commerce c'est ainsi que les bénéfices augmentaient rapidement ! J'avais quand même assez de courage pour dire : monsieur M. n'avez-vous pas fait là une petite erreur ? Dans la défense passive ce commerçant était mon chef d'îlot. Nanti d'un brassard j'effectuais, à la demande, des liaisons de nuit avec les autres îlots ; les rues étaient désertes, j'étais le seul cycliste à circuler pour porter un pli, une information. Je profitais de cette fonction pour élargir mon rayon d'action et rendre visite à une petite amie dont le père

était également chef d'îlot dans son quartier. En cas de rencontre avec une patrouille allemande j'avais appris quelques mots : botschaft dringlich téléphone kaput ! (message urgent téléphone en panne) Pour en terminer avec ce chapitre "gastronomique" on pourrait lui attribuer un côté positif : les maladies du système digestif étaient extrêmement rares, il n'y avait pas de gros ! Nous avons le choix du vocable entre : ligne fil de fer ou ligne haricot vert, le mot obèse n'était peut-être pas inventé. Mais pour l'aspect négatif du régime, en revanche, des carences alimentaires ont perturbé notre croissance et sont responsables de séquelles que les survivants devenus vieux doivent assumer aujourd'hui.

II

Voyons quelques aspects de politique générale.

Une bonne moitié de notre Pays vit sous le régime installé par l'armée d'occupation. La zone, dite libre, vit sous le régime pétainiste du gouvernement de Vichy.

En zone occupée l'armée allemande contrôle tout : il faut faire avec, nous n'avons pas le choix. Si certains font alliance avec l'occupant : nous disons collaboration, d'autres, les plus nombreux sont contraints d'accepter un contrôle général et pesant tout en essayant de reprendre leur activité antérieure ou ce qu'il en reste ; on parle alors de cohabitation, entendons bien : il s'agit de survie pour un pays vaincu militairement, humilié, pillé. Il est impossible de faire comme si l'armée allemande n'existait pas. Le système entre en vigueur officieusement. Cette attitude permet de subsister, aide à subir cette présence dans un comportement général de cohabitation forcée. Les usines en partie occupées

restent partiellement actives ; c'est notamment le cas de l'Ecole Centrale de Pyrotechnie (*la Pyro* dans le langage quotidien). L'enseignement est assuré malgré un partage obligé des locaux avec l'occupant. Pour l'habitant "Lambda" et tous les autres on ignore le contenu des conventions qui ont été passées entre le gouvernement et l'occupant : gageons que les négociations à ce niveau ont du être serrées !

En résumé on peut dire que tout ou presque se remet à fonctionner : administration, services, commerce, artisanat, industrie petite et moyenne, enseignement, etc. ... Un observateur constaterait de visu, que les tenues civiles sont parfois panachées d'un uniforme vert...

III

Un point sur notre situation familiale.

Le père : chef de service à “*La Pyro*”. Nous sommes, deux garçons : mon frère cadet de 5 ans et le narrateur, notre mère est décédée en 1934, ce fut pour notre famille une catastrophe.

À la maison pour sa tenue, nous voyons un défilé de bonnes, d’employées dites de maison, personnel pas simple à gérer !

Les relations avec mon frère sont complexes, conflictuelles. Je suis, en quelque sorte, chargé de sa scolarité ! C’est une tâche difficile car ce petit bonhomme est roublard, dominé par l’envie de jouer ; pour ses devoirs à faire à la maison, il va mettre au point un système de sous-traitance : à son retour de l’école, il y avait le goûter rituel (dit le 4 heures) puis il passait aux devoirs : lecture à voix haute de l’énoncé du problème du jour puis élaborer le calcul pour en arriver à la solution. Au fil des jours mon frère allait de plus en plus vite dans ce travail et il se passait

bientôt tout à fait de mon aide : il est en progrès, pensais-je !

Un soir, peu après cette séquence quotidienne une dame inconnue “remorquant” un petit garçon, désire nous rencontrer : mon père, par un hasard heureux, était présent. Cette dame nous explique qu’en prenant la blouse de son fils à des fins de nettoyage elle découvre de l’argent dans sa poche. Comme je ne lui en donne jamais précise-t-elle, je lui en demande la provenance : – C’est “Boudigne” qui me l’a donné – En quel honneur ? Voilà la réponse : à la fin de la classe, à 16h30, ce petit camarade fort en calcul, avait le temps en quelques minutes de trouver la solution au problème du jour et de la noter. Cet argent était prélevé en loucedé dans le porte-monnaie mis à la disposition de l’employée au cas où elle aurait besoin de faire un achat imprévu pour réaliser le menu du dîner à venir.

Je laissai bien volontiers mon père régler lui-même la question avec mon jeune frère qui avait découvert ainsi le principe de la sous-traitance ! Quant à moi, je faisais en quelque sorte “le pion”.
Activité prémonitoire ?

Personnellement je venais de terminer trois ans d’études à l’Ecole pratique de commerce et d’industrie (la Sup ! comme on la désignait localement) et j’étais un peu fier, à quinze ans, de brandir un CAP et un brevet d’enseignement industriel.

L’époque était très difficile : nous détestions la

présence de l'occupation allemande. Par "chance" l'usine d'armement où mon père exerçait la responsabilité de chef de service des bâtiments et moteurs électriques n'était que partiellement sous la coupe de l'occupant et entretenait une activité moyenne. Sans hésitation j'y fus admis facilement et j'en ai profité pour accomplir une seconde formation élargie au dessin industriel dans le but à terme de multiplier par deux mon capital de diplômes.

En quatrième année j'avais le statut de salarié mais l'avenir était sombre ! L'armée allemande contrôlait toute l'Europe. Sans le secours des Anglais, des USA à l'Ouest et de l'URSS à l'Est, nous serions devenus essentiellement des paysans chargés de nourrir cette armée nazi de pillards et d'assassins qui avaient pour objectif d'être maîtres du Monde, rien que cela !! Pétain avait installé le « retour à la terre » pour bien nous préparer à notre destinée tandis que ses sbires parcouraient le pays pour nous faire chanter « Maréchal nous voilà » et ceux qui n'auraient pu échapper à la production agricole seraient devenus les cireurs de bottes des Uhlans motorisés ! Nous ne remercierons jamais assez les combattants que je viens de citer pour nous avoir évité un tel destin et permis de reprendre une vie normale. Il restait le JAPON troisième composante de l'axe ROME-BERLIN-TOKYO à éliminer du programme : ce sont deux bombes nucléaires qui ont réglé cet ultime problème.

Alors que la libération de notre pays était en cours je fus recruté par les FUJP (forces unies de la jeunesse patriotique) pour donner un « coup de main » et participer au nettoyage final de la ville. Ainsi je me suis retrouvé armé d'une mitraillette STEN comme gardien de cette « engence de jeunes branleurs » qui, armés d'un pistolet à la ceinture bousculaient les passants en roulant les mécaniques, il s'agissait des ultimes vestiges de la milice créée en 1943 par Vichy, sous la responsabilité de DARNAN, et qui avaient pour mission de participer à l'arrestation des Juifs et de lutter avec les allemands contre la résistance, mais maintenant prisonniers. Nous étions des gardes-chiourme : ces sympathiques jeunes gens furent ensuite remis aux autorités militaires françaises qui réglèrent, elles, définitivement le problème. Nous agissions sous l'autorité de la Résistance du Cher Nord.

De fait j'avais ainsi un pied dans l'Armée et j'ai opté sans hésitation pour un engagement dans l'Armée de l'Air.

IV

L'Armée de l'Air, comme tous les organismes civils ou militaires renaissait et se reconstituait, nous étions à genoux, il, fallait se remettre debout ! Pendant quelques mois je fus baratté d'une base dans une autre et me voici enfin à l'Ecole des mécaniciens de l'air de ROCHEFORT.

Là comme partout il fallait tout remettre en fonctionnement. À ROCHEFORT quelques exemplaires de chacun des avions utilisés pendant cette guerre nous arrivaient, soit par la voie des airs soit en "Kit" par voie ferrée. Selon l'organisation pédagogique en cours ils étaient : soit maintenus en état de vol et entretenus en l'état, soit démontés ou remontés partiellement pour s'intégrer dans les différents postes de travail et d'études. Un bureau d'études fut organisé : comme j'avais un CAP de dessinateur industriel j'y fus affecté. Ainsi je réalisais soit des plans destinés à l'installation des postes de travail, soit des planches permettant l'étude des